

LA MOUCHE

DU MARI,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. PHILIPPE DUMANOIR ET CHABOT DE BOUIN,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS,

SUR LE THÉÂTRE DES VARIÉTÉS,

LE 25 AOUT 1832.

Prix : 1 fr. 50 c.



PARIS.

J. N. BARBA, LIBRAIRE,

PALAIS-ROYAL, GRANDE COUR, DERRIÈRE LE THÉÂTRE-FRANÇAIS.

1832

PERSONNAGES.

ACTEURS.



DALBERT.

MADAME DALBERT.

BERNADET, ami de Dalbert.

DELPHINE, sa femme.

GABRIELLE, sœur de madame Dalbert.

ÉMILE, cousin de Dalbert. (19 ou 20 ans.)

BAPTISTE, domestique.

M. HIPPOLYTE SCOTT.

M^{lle} JOLIVET.

M. VERNET.

M^{lle} JENNY-OLIVIER.

M^{lle} COURTOIS.

M. JOURDHEUIL.

M. CHARLET.

La scène se passe chez Dalbert, dans une maison de campagne, à trois lieues de Paris.

NOTA. Les personnages sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre: le premier occupe la droite de l'acteur.

IMPRIMERIE DE F. DUVERGER,
RUE DE VERNEUIL, N° 4.

LA MOUCHE DU MARI,

COMÉDIE-VAUDEVILLE.

Le théâtre représente une partie du parc ; mur au fond, avec une petite porte. A droite de l'acteur, sur l'avant-scène, un arbre isolé et touffu ; au bas, un banc de gazon. A gauche, un pavillon dont la fenêtre s'ouvre sur le public ; quelques chaises de jardin.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉMILE, puis MADAME DALBERT et GABRIELLE.

(Au lever du rideau, Emile paraît sur le mur du fond, saute dans le jardin et regarde autour de lui.)

ÉMILE.

Personne... où sont-elles donc ?... voilà pourtant bien le lieu désigné. (lisant un billet.) « Mon cher Emile, de la prudence, des précautions. Hier, l'espion est arrivé à la campagne une heure après nous, et... »

MADAME DALBERT et GABRIELLE, entrant.

Nous voilà, nous voilà*.

ÉMILE.

Ma chère Gabrielle ! ma bonne cousine !... et lui ? où est-il, l'espion ?

MADAME DALBERT.

Imaginez qu'il dort, à l'heure qu'il est !

ÉMILE.

Ah ! il dort... je crois bien... il doit avoir besoin de repos, après la course d'hier au soir.

MADAME DALBERT.

Comment ! vous êtes donc déjà venu ?

ÉMILE.

Hier au soir... Il m'a surpris escaladant mon mur, et il s'est mis à ma poursuite. Oh ! alors, je lui ai fait arpenter les allées... je l'entendais souffler derrière moi ; la respiration n'allait plus. Je ne sais pas où ça nous aurait menés, sans les chiens de garde qui se sont avisés d'aboyer... et, ma foi, je me suis échappé par où j'étais venu.

* Madame Dalbert, Émile, Gabrielle.

GABRIELLE.

Voilà pourquoi notre geôlier est encore au lit... Ah! mon Dieu! j'entends...

(Elle remonte la scène.)

ÉMILE.

Serait-ce lui?

GABRIELLE.

Non, non, je me trompais; mais prenons bien garde.

(Elle redescend.)

ÉMILE.

Le maudit homme!... moi qui me trouvais si heureux de l'absence de votre mari, ma cousine... qui pouvais voir tous les jours ma jolie Gabrielle que j'aime tant...

GABRIELLE.

Il faut que ce monsieur Bernadet arrive tout exprès de Châlons-sur-Marne pour tout détruire.

MADAME DALBERT.

Si c'était un étranger... mais un ami intime de mon mari, que je ne puis congédier, auquel je dois toutes sortes de ménagemens... (à Emile.) C'est une bonne leçon, monsieur; cela vous apprendra à vous brouiller avec votre cousin.

ÉMILE.

Est-ce de ma faute? Quelques jours après votre mariage, je vous raconte, en riant, quelques aventures de mon cousin Dalbert... des amourettes de garçon, c'est reçu, ça n'engage à rien... eh bien! vous vous fâchez contre lui, il se fâche contre moi, je me fâche tout seul, et il termine la scène en me défendant de remettre les pieds chez lui... c'est affreux!

GABRIELLE.

C'est indigne!

MADAME DALBERT.

Plaiguez-vous donc! quand je consens à vous rapprocher à son insu; quand je quitte Paris tout exprès pour vous, et au moment de son retour... car il s'y rendra directement, et ne nous trouvera pas.

ÉMILE.

Bah! le moindre prétexte... votre santé...

GABRIELLE.

Ou bien, un caprice... enfin, quelque chose de raisonnable.

ÉMILE, à madame Dalbert.

Oui, ma bonne cousine, continuez à nous seconder, à nous protéger... je propose une ligue offensive et défensive.

AIR de M. Boue.

C'est un combat, c'est une guerre

Où je dois remporter le prix.

Chassons loin de notre frontière

L'ennemi qui nous a surpris.

Pour mieux tromper sa vigilance,
 Formons une sainte alliance...
 Sainte-alliance des amours :
 Celle-là doit durer toujours.
 (*Reprise à trois.*)
 Sainte-alliance, etc.

DEUXIÈME COUPLÉ.

Livrons-lui bataille bien vite ;
 Et que, repoussé vivement,
 Notre ennemi, prenant la fuite,
 Regagne son département.
 Oui, bientôt nous aurons, je pense ,
 La liberté pour récompense...
 C'est la liberté des amours :
 Celle-là doit durer toujours.
 (*Reprise à trois.*)
 C'est la liberté, etc.

GABRIELLE.

On vient !

MADAME DALBERT, regardant.

Cette fois, c'est lui*.

ENSEMBLE.

MADAME DALBERT et GABRIELLE.

AIR : *Le voilà* (Emmeline.)

Le voilà, le voilà,
 Ah ! je tremble déjà.
 Mais il faut qu'on l'évite ;
 Éloignez-vous bien vite, (*bis.*)
 Car le voilà, le voilà ;
 Ah ! je tremble déjà.
 Fuyez, fuyez bien vite ;
 Adieu donc, le voilà.

ÉMILE.

Le voilà, le voilà ;
 C'est bien lui qui vient là.
 Il faut que je l'évite ;
 Éloignons-nous bien vite, (*bis.*)
 Car le voilà, le voilà ;

* Gabrielle, madame Dalbert, Émile.

C'est bien lui qui vient là.

Fuyons, fuyons bien vite.

Adieu donc, le voilà.

Je reviendrai.

(*Il s'échappe, en passant devant le pavillon. Madame Dalbert et Gabrielle s'asseyent au pied de l'arbre.*)

SCENE II.

GABRIELLE, MADAME DALBERT, BERNADET.

(*Bernadet paraît au fond, marchant sur la pointe des pieds ; il regarde de tous les côtés.*)

BERNADET.

Elles sont seules, positivement seules... je m'étais trompé. (*toussant et fredonnant comme s'il arrivait.*) Hum ! hum ! tra, la, la, la. (*jouant la surprise.*) Vous ici, mesdames ? (*à part.*) Comme c'est adroit ! (*haut, et faisant l'aimable.*) J'errais à l'aventure, et je ne m'attendais pas, de si bonne heure, à celui de vous rencontrer.

MADAME DALBERT, *après avoir ri à part, ainsi que Gabrielle.*

De si bonne heure ? pas trop. (*avec intention.*) Vous vous êtes levé tard aujourd'hui, monsieur Bernadet ; vous d'ordinaire si matinal. (*Elles se lèvent.*)

BERNADET.

Vous trouvez ?... (*à part.*) Je crois bien ; le scélérat m'avait mis sur les flancs.

GABRIELLE.

Pourriez-vous nous dire, monsieur Bernadet, ce qui a fait aboyer si fort les chiens de garde, hier au soir, après que nous fûmes rentrées ?

BERNADET.

Non... oh ! mon Dieu, non ; je n'ai rien entendu... j'ai le sommeil si dur... quand je dors, une séance de la chambre ne m'éveillerait pas. Comment ! les chiens ont aboyé ?... voyez-vous les gaillards. (*à part.*) Elles ne se doutent pas de l'aventure ; elles ne l'ont pas vu ce matin. (*haut.*) Il faudra que je m'informe...

MADAME DALBERT, *vivement.*

Si j'osais vous prier d'aller en parler au concierge ? cela nous inquiète ; nous vous attendrons à cette place.

BERNADET, *à part, avec soupçon.*

Oh ! oh ! elles lui ont donné rendez-vous ici... j'en mettrais mes deux mains au feu. (*haut, et d'un air d'assurance.*) Oh ! mon Dieu, je parierais que ça ne signifie rien du tout... ces chiens, ça aboie par caprice, pour tuer le temps... J'ai connu

particulièrement un épagueul qui, sous ce rapport-là, était bien l'être le plus assommant... (*prenant une chaise.*) Tenez, faisons mieux, restons tous les trois ici; nous rirons, nous nous amuserons.
(*Ils s'asseyent.*)

AIR : *Je suis soldat* (Villageoise somnambule).

Sous cet ombrage épais et romantique
Passons gaiement notre temps à jaser :
Disons des mots ou parlons politique...
A la campagne il faut bien s'amuser.

DEUXIÈME COUPLET.

Sur ma jeunesse et sur mes incartades
Que de récits!... Vous plait-il d'en user ?
Ou, voulez-vous deviner des charades ?...
A la campagne il faut bien s'amuser.

Attendez! mon premier est un poisson d'eau douce, mon second...

MADAME DALBERT.

En vérité, monsieur Bernadet, je crains d'abuser de votre complaisance... vous vous êtes cru obligé par l'amitié que vous portez à mon mari de nous accompagner jusqu'ici...

BERNADET.

Oui, madame, pour le revoir, l'embrasser, cet excellent ami... je ne partirai pas sans ça.

GABRIELLE.

Et vos affaires que vous négligez... et votre femme que depuis quinze jours vous avez quittée ?

BERNADET.

C'est vrai; cette chère Delphine, voilà quinze jours qu'elle est privée de moi... Quinze jours!... hein? si je n'en étais pas sûr?... Ah! dame, elle est vive comme la poudre, légère comme un papillon; mais elle est fidèle comme... comme quoi est-elle fidèle?... ma foi, tant pis; je ne trouve pas d'objet de comparaison. Vous ne la connaissez pas, Delphine... mon ami Dalbert ne la connaît pas non plus.

MADAME DALBERT.

Sans doute; nos deux mariages se sont faits en même temps.

BERNADET.

Il me semble la voir, à notre campagne, à trois lieues de Châlons... elle s'impatiente; elle ptiétine: « Dieu! Tiburce ne revient pas; Tiburce m'oublie... monstre! » Car elle m'appelle monstre, Delphine... et ça me fait plaisir... Ne me parlez pas des expressions usitées: mon rat, mon chat, mon bichon... connu... connu... Tandis que monstre! c'est franc, c'est nature, et on peut dormir tranquille... du reste, c'est un mariage d'amour que j'ai fait là.

MADAME DALBERT.

Ah ! vraiment ?

BERNADET.

Delphine appartient à cette classe de la société qu'on n'a pas toujours appréciée comme on le devait.

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Sa famille est dans la couture...

Contre l'état que de traits dirigés !

Mais, vous le savez, la nature

Se rit de pareils préjugés.

Et puis, voyez quels avantages !

Sa mère, dont le talent est vanté,

A, de tout temps, garanti ses ouvrages

Et répondu de leur solidité.

Aussi, je puis me vanter que dans tout l'arrondissement, dans tout le département, dans... (*Pendant ces derniers mots Gabrielle a fait signe à sa sœur ; elles vont sortir ; il court après elles.*) Eh bien !... me voilà, me voilà ; vous rentrez donc ?

MADAME DALBERT, *à part.*

Quel supplice ! (*haut.*) Nous rentrons en effet, mais seules.

GABRIELLE.

Dans notre appartement. (*à part.*) J'espère qu'il ne nous suivra pas jusque-là.

BERNADET.

Dans votre... (*à part.*) Je comprends ; ne les perdons pas de vue.

MADAME DALBERT, *bas à Gabrielle.*

Décidément, il faut nous en débarrasser, à quelque prix que ce soit.

ENSEMBLE.

MADAME DALBERT et GABRIELLE.

AIR : *petit Blanc.*

Cherchons bien

Un moyen :

Chacune dira le sien.

Qu'en ce jour,

Sans retour,

Il quitte ce séjour.

BERNADET, *à part.*

Je vois bien (*bis.*)

Qu'elles cherchent un moyen,

Pour me faire, en ce jour,

Partir de ce séjour.

(*Elles sortent à droite.*)

SCENE III

BERNADET, *seul, les suivant des yeux.*

Bien, les voilà dans la maison, je suis tranquille. (*Il examine partout autour de lui, puis redescend la scène, plongé dans ses réflexions.*) O événement remarquable de ma vie!... Le 13 mai de l'an de grace 1832, j'arrive à Paris chez la femme de mon ami... je monte, j'entre... qu'est-ce que je vois? un jeune homme qui s'esquive par une porte dérobée... et quel est ce jeune homme?... Emile, son cousin, qu'il a chassé de chez lui à cause de sa femme. D'abord, un mari qui chasse un cousin, c'est toujours à causé de sa femme. Or, pourquoi? je vous le demande... non, je ne vous le demande pas, ça s'entend de reste... dès lors ma conduite me paraît toute tracée; l'amitié m'échauffe, m'inspire; elle me crie aux oreilles: « Tiburce! « l'imprudent Dalbert est absent, c'est à toi de le sauver. » J'obéirai, sainte amitié!... J'étais venu à Paris pour mes affaires, je laisse là mes affaires... je comptais n'y demeurer que vingt-quatre heures, j'y reste quinze jours... j'en resterai trente, soixante, quatre-vingt-dix... elle échappe à ma surveillance et se réfugie à la campagne... v'lan! j'y tombe comme une tuile... et il était temps... Le premier visage qui se trouve en face du mien, c'est celui du complice, de l'infâme complice!... mais je suis là, moi; mes jours, mes nuits, ma santé, mes jambes, ma tête, je risque tout... jusqu'à ma femme... qui m'attend.

AIR : *Un page aimait la jeune Adèle.*

Je découvrirai ce mystère;

Bientôt l'intrigue doit finir.

Mais j'empêcherai, je l'espère,

Le crime affreux de s'accomplir.

O mon ami! vois donc ce que nous sommes!

Je t'apprendrai que de toi l'on a fait

Le plus infortuné des hommes...

Et je m'en irai satisfait.

SCENE IV.

BAPTISTE, BERNADET.

BAPTISTE, *une lettre à la main.*

Dieu de Dieu! c'est-il guignonant de partir en commission!... juste aujourd'hui que j'ai promis à Jeanneton...

BERNADET.

Tiens! c'est Baptiste... tu pars, mon garçon?

La Mouche.

BAPTISTE.

Faut bien, monsieur Bernadet, c'est c'te lettre...

BERNADET, *à part.*

Une lettre... (*haut, allongeant le cou et cherchant à lire l'adresse.*)
que tu vas porter à son adresse?

BAPTISTE.

Oui, monsieur Bernadet, à Paris.

BERNADET, *à part.*

A Paris! (*à Baptiste, qui fait des signes de mécontentement.*)
Qu'est-ce qui te contrarie, mon pauvre bonhomme? ta figure
n'est pas dans son assiette ordinaire. Ta commission n'est pour-
tant pas bien difficile.

BAPTISTE.

Ah! monsieur, ce n'est pas la difficulté de la chose... j'arrive
chez la personne, je salue, je remets la lettre d'une main...

BERNADET, *la recevant.*

Elle la reçoit de l'autre, et... (*à part.*) Dieu! qu'ai-je lu!
Monsieur Emile, rue de Provence, n°... Il est parti, il est re-
tourné à Paris. Oh! quelle idée lumineuse!.. oui, c'est ça; de cette
façon j'ai l'air d'être le confident de la femme, je deviens celui
du jeune homme... (*haut.*) Allons, mon garçon, en route, par-
tons.

BAPTISTE.

Comment, partons? est-ce que vous venez avec moi?

BERNADET.

A moins que je n'aille tout seul, si ça t'arrange. Je vais à
Paris... pour mes affaires... et cette lettre à remettre ne me
coûtera rien.

BAPTISTE.

Ah! monsieur, j'accepte, et de bon cœur encore... faut avouer
que vous me tirez là une fameuse épine de l'estomac.

BERNADET, *la lettre à la main.*

Je le tiens enfin, le fil révélateur! Je vais donc y pénétrer,
dans ce tortueux labyrinthe d'intrigues!

BAPTISTE.

J'osais pas le dire... mais ça me mystifiait de m'en aller...
vu un rendez-vous que m'a donné mademoiselle Jeanneton...
vous savez, la nièce du concierge.

BERNADET.

Oui, la grosse ronde... qui a un petit nez de travers. (*lui
donnant des petites tapes.*) Est-il immoral, ce Baptiste!... a-t-il
les mœurs de la régence!

BAPTISTE.

J'ai les mœurs de la régence.

BERNADET.

Va me seller ma petite jument. (*à part.*) Allons, allons, au galop...
j'en serai peut-être malade, moi qui ne suis pas habitué... (*It*)

court et revient.) Ah! Baptiste, tu diras à ces dames que... tu leur diras... ce que tu voudras. N'oublie pas... entends-tu?
(*Baptiste sort.*)

AIR : *Clic, clic, clac.*

A cheval! franchissons la distance,
Et chez le cousin
Tombons, cette lettre à la main.
Au plus tôt gagnons sa confiance;
Et sachons par lui
Si c'en est fait de mon ami.

A table on m'attend, je parie;
N'importe, partons, il le faut.
J'entends mon estomac qui crie,
Mais l'amitié parle plus haut.
A cheval, etc.

(*Il sort en courant; au même moment, on entend une clef tourner dans la porte du mur, qui s'ouvre aussitôt.*)

SCENE V.

DELPHINE, DALBERT. (*Il sont tous les deux en tenue élégante de voyage.*)

DALBERT.

Entrez, madame, entrez. (*Il referme vivement la porte — à part.*) Je la tiens! (*haut.*) Je vous le jure de nouveau, une demi-heure tout au plus à mes affaires, et nous nous remettons en route... Je ne pouvais vous laisser seule dans la voiture avec votre femme de chambre... D'ailleurs, vous ne refuserez pas de vous reposer un instant et de donner un coup d'œil à mon parc.

DELPHINE, *à part.*

Décidément c'est un jeune homme comme il faut, et je ne me suis pas compromise.

DALBERT, *à part.*

Ma femme est à Paris... nous sommes seuls ici... et, ma foi, l'occasion est trop séduisante pour la laisser échapper (*Il présente une chaise à Delphine, qui s'assied; haut.*) Qu'en dites-vous, madame?... Paris n'est plus qu'à trois lieues, la journée est peu avancée...

DELPHINE.

C'est bien le moins, monsieur, qu'étant votre obligée, j'adopte votre plan de voyage... et je m'y soumetts sans murmure... après le service que vous m'avez rendu avec tant de grace...

DALBERT.

Ah ! n'en parlons pas , je vous prie... j'en suis trop payé par les instans que j'ai passés près de vous.

DELPHINE, *riant*.

Vraiment ?

DALBERT.

Jamais je n'oublierai ce délicieux voyage... c'est qu'aussi , dans une chaise de poste , la solitude est si vaste , si complète... c'est un désert qui roule... Eh bien ! partir ainsi , en tête à tête avec soi-même... et puis , au milieu de la route , donner l'hospitalité à une jeune et jolie compagne... c'est un de ces bonheurs qui n'arrivent pas deux fois dans la vie.

DELPHINE.

Me voyez-vous encore dans cette salle d'auberge... quand on vient m'annoncer qu'il n'y a plus de place dans la diligence ?

DALBERT.

Vous jetez les hauts cris , vous piétez , vous frappez des poings la table... et c'était vraiment dommage , car votre jolie main en était toute rouge... ce qui ne laisse pas que d'annoncer un petit caractère assez...

DELPHINE.

Assez déterminé ?... dites-le hardiment... Oh ! mon Dieu , je ne m'en cache pas. (*Elle se lève.*)

AIR du Lac (Barcarolle de Mlle Lecomte).

Je suis vive et légère,

Tel est mon caractère ;

Parfois je suis colère :

Devant vous j'en convien ;

(riant.)

Mais vous le savez bien.

D'un seul mot je m'irrite ;

Mais ça passe bien vite :

Un seul mot met en fuite

Mon courroux , mes ennuis... }

*bis.*Voilà, *(bis.)* monsieur , voilà comme je suis.

DEUXIÈME COUPLET.

Chez moi jamais de feinte

Ni de froide contrainte ;

Partout je dis sans crainte

Ce que pense mon cœur :

Souvent c'est peu flatteur.

Je déclare sans gêne

Mon amour ou ma haine ;

Je fais plaisir ou peine...

Mais, hélas ! je ne puis
Cacher amour ou haine ;
D'un mot je me trahis...
Voilà, (*bis.*) monsieur, voilà comme je suis.

Oh ! quand vous m'avez rencontrée, j'étais d'une humeur !... je sentais déjà que j'allais devenir affreuse... Mais vous avez eu pitié de moi, et votre offre pressante de partager votre chaise de poste m'a sauvée de ce grand danger.

DALBERT.

Oui, pour m'en créer un plus réel, à moi... car, assis à vos côtés, libre de vous regarder, de vous parler... Il est vrai que vous m'écoutez à peine.

DELPHINE.

Que voulez-vous ?... l'impatience d'arriver...

DALBERT.

Le motif qui vous appelle à Paris est donc bien puissant ?... pardon pour cette indiscretion, si c'en est une... mais, en vérité, vous avez été avec moi d'une réserve... Oh ! j'ai beaucoup à me plaindre de vous... car je ne sais même pas votre nom.

DELPHINE.

Ni moi le vôtre... et qu'est-ce que cela fait ?... un nom, ça ne prouve rien.

DALBERT.

Sans doute... et pourtant c'est ce qu'on demande d'abord... car, ce nom qu'on ignore, plus tard c'est une lacune dans nos souvenirs... et ceux que vous me laisserez, madame, vivront si long-temps dans mon cœur...

DELPHINE, *l'interrompant.*

Vous aviez raison, votre parc est charmant.

DALBERT, *d part.*

Elle a juré de ne pas m'entendre.

DELPHINE.

Au fait, votre demande est trop juste... d'ailleurs, je n'aime pas à concentrer ma colère, et il y a assez long-temps que je la cache. Eh bien ! monsieur, le motif de mon voyage, de mon empressement, c'est... vous allez me trouver bien singulière, peut-être ridicule... c'est... c'est mon mari !

DALBERT.

Comment ? (*d part.*) Oh ! un mari, c'est bien plus drôle !

DELPHINE.

Oui, monsieur ; mon mari, qui m'a quittée pour deux jours, et en voilà quinze qu'il est absent... mon mari qui, loin de moi, est sans cesse occupé d'une femme... on me l'a écrit, il ne la quitte pas, il la suit partout... avouez que c'est indigne.

DALBERT.

Certainement... s'occuper d'une autre femme que la sienne,

c'est épouvantable. (*à part.*) Ah! mon Dieu, moi qui en fais autant!

DELPHINE.

Aussi, je lui garde une rancune!...

DALBERT, *à part.*

Bien! très bien! (*haut.*) Vous avez raison, madame, il faut qu'il se repente de sa conduite.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Mais gardez-vous d'avoir recours aux larmes;

De vous venger le moyen est si doux!

Combien de cœurs apprécieront ces charmes

Qui n'ont pas pu retenir votre époux!

De l'infidèle il faut tirer vengeance...

(*à part.*)

Je ne crains pas un semblable malheur:

En punissant un coupable, un pécheur,

Je dois gagner une indulgence.

DELPHINE.

Oh! oui, je m'en vengerai... en lui arrachant les yeux.

DALBERT, *à part.*

Ce n'est pas là mon compte. (*haut.*) Lui arracher les yeux, c'est une excellente idée... mais encore...

DELPHINE.

Ah! qu'il me tarde de le voir, de le confondre!... aussi, monsieur, je vous en supplie, finissez-en au plus vite et partons.

DALBERT, *à part.*

Mon amour-propre est piqué au vif. (*haut.*) Eh bien! madame, la maison est au bout de cette allée, et si vous voulez me permettre de vous y conduire...

DELPHINE.

Du tout, du tout, j'aime mieux vous attendre ici.

DALBERT, *à part.*

Ah! diable! je ne comptais pas là-dessus... comment donc faire pour l'amener adroitement?... Oh! il ne sera pas dit que j'aurai perdu le fruit de mon voyage, et je trouverai bien un moyen...
(*à Delphine.*)

AIR : *L'or est une chimère.*

Là-bas un devoir réclame

Un temps si doux

Près de vous ;

Je cours, et reviens, madame,

De vous plaire toujours jaloux.

DELPHINE.

Vous devez me comprendre,

Si j'accorde peu de délais :
 Les femmes font attendre,
 Mais elles n'attendent jamais.

ENSEMBLE.

Puisqu'un devoir vous réclame,
 Ah ! monsieur, dépêchez-vous.
 Songez-y, c'est une femme
 Qui veut surprendre son époux.

DALBERT.

Là-bas, un devoir, etc.

(*Il sort à droite.*)

SCÈNE VI.

DELPHINE, seule.

Ce jeune homme est vraiment très galant, très aimable... cependant je ne me fie pas trop à lui... Mon mari est un monstre; ça, il n'y a pas le moindre doute... mais je ne veux pas le traiter comme il le mérite... Il y a déjà assez de braves gens qui paient pour les coupables. (*regardant autour d'elle.*) Tiens ! mais c'est fort bien ici... cette avenue, ce pavillon isolé... Voyons donc. (*Elle y entre.*) Des livres ! (*Elle en prend un.*) *Les Prédéstinés* ! Oh ! ça doit être intéressant.

(*Elle s'assied près de la fenêtre et lit.*)

SCÈNE VII.

BERNADET, DELPHINE, dans le pavillon.

BERNADET, arrivant en désordre et les habits défaits.

Je suis joué ! c'était une ruse infernale !... Ouf ! (*Il se jette sur le banc et s'essuie le front.*) Je crois être au bout de mes peines... je tiens la lettre, je pars au galop... Arrivé au détour du petit bois, un individu se présente devant mon cheval, qui a peur comme un imbécile, fait le saut de mouton et me flanque par terre... Jusque là, ce n'est rien... mais voilà qu'en me relevant et en me frottant les côtes, j'aperçois, je reconnais... qui ?... je le donne en mille... lui, mon jeune homme !... il s'enfonce dans le bois... et je reste seul... en face de mon imbécile de cheval. (*Il se lève.*)

AIR : *Ces postillons sort d'une maladresse.*

Dieu ! quel métier ! que d'accidens contraires !

A quels malheurs suis-je donc destiné ?

J'aimerais mieux dix-huit mois de galères ;

J'aimerais mieux lire avant déjeuné
 Tous les journaux qui n'ont pas d'abonné.
 J'aimerais mieux par une loi sinistre
 Que le budget vint doubler mes tributs ;
 J'aimerais mieux enfin être ministre...
 Ou cheval d'Omnibus!

En voilà une scélérateuse de femme !... Mais où est-il donc, ce réceptacle des pensées de la trahison? (*Il cherche la lettre, et la retire de sa poche.*) Oh! il n'y a pas de cachet qui tienne... (*brisant le cachet.*) lisons!... pourvu que la pudeur me permette d'aller jusqu'à la fin... (*Il l'ouvre.*) Qu'est-ce que je vois!... ça passe tout ce que je pouvais imaginer.... je ne vois rien; c'est du papier blanc!... quelle noirceur raffinée!... Oh! mais nous allons voir.... Sois tranquille, mon ami intime; je m'institue le gardien inamovible de ton honneur. (*Il regarde de tous les côtés.*)

DELPHINE, *se levant, et jetant le livre avec impatience.*

Il me laissera donc lire tout le volume?... je ne l'attendrai pas plus long-temps. (*Elle sort du pavillon.*)

BERNADET.

J'entends.... serait-ce lui?... Dieu!... ma femme!... ma Delphine!...

DELPHINE,

Mon mari!...

ENSEMBLE.

AIR: *Grand Dieu! quelle nouvelle* (Philtre).

Parlez, je vous conjure,
 Dois-je en croire mes yeux?
 Quelle étrange aventure
 Vous conduit en ces lieux?

BERNADET.

Parle, je t'en conjure,
 Dois-je en croire mes yeux?
 Quelle étrange aventure
 Te conduit en ces lieux?

DELPHINE.

Il faut donc que je vienne vous chercher?... monstre!... scélérat!...

BERNADET.

C'est convenu, Delphine... je m'attendais à ces deux qualifications... mais je ne suis, ni un monstre, ni un scélérat.

DELPHINE.

Et cette femme.... répondez.... cette femme que vous poursuivez?... Vous voyez que je sais tout.... osez-vous le nier?....

BERNADET, *avec assurance.*

Je ne le nie pas, Delphine.

DELPHINE, *irritée.*

Vous l'avouez donc ?

BERNADET, *préoccupé, à part.*

Ah! mon Dieu! elle me retient là, pendant que peut-être...
(*haut.*) Eh bien! oui, Delphine, c'est vrai, je poursuis une
femme... la femme d'un ami... mais rien n'est plus pur, plus
vertueux que mes motifs... là, es-tu contente ?

DELPHINE.

Et vous osez me dire en face....

BERNADET.

Tu sauras tout, Delphine... la seule chose que je te demande,
c'est de ne pas contrecarrer mon plan.... laisse-moi aller....
l'intrigue touche à sa fin.

DELPHINE.

Et vous la finirez ?

BERNADET.

Certainement, je la finirai. (*tournant la tête.*) Dieu!... c'est
elle!.. lâche-moi.

DELPHINE, *le retenant.*

Elle!....

BERNADET.

ENSEMBLE.

AIR de Marie.

Grand Dieu! je ne l'atteindrai pas!
C'est bien lui que je vois là-bas.
Voyons, n'arrête pas mes pas...
Grand Dieu! je ne l'atteindrai pas.

DELPHINE.

Non, vous ne m'échapperez pas.
Pourquoi vouloir courir là-bas?
Ici j'arrêterai vos pas :
Non, vous ne m'échapperez pas.

(*Il se dégage et s'enfuit.*)

BERNADET, *criant de loin.*

Je reviens, attends-moi.

DELPHINE, *d la cantonade.*

Adieu donc, pour jamais!

SCENE VIII.

DELPHINE, seule.

Je ne me sens pas de colère !... J'y renonce, je pars, je retourne à Châlons !... (*réfléchissant.*) Partir !... le laisser ici avec cette femme !... Oh ! non pas... je reste... Je veux voir jusqu'où ira son audace... Eh bien ! soyez donc femme vertueuse, avec un homme comme celui-là !... Tous les jours on me fait la cour... des jeunes gens aimables, spirituels... Je refuse de les écouter... et pour qui ?... pour ce monstre... Car il est affreux, mon mari... rien pour plaire ; pas d'esprit, un caractère absurde... et il a encore l'insolence !... Oh ! je m'en vengerai, je veux m'en venger !

SCENE IX.

BAPTISTE, DALBERT, DELPHINE.

BAPTISTE, à voix basse.

Oui, monsieur, je vous le répète, depuis hier.

DALBERT.

Ma femme ici !... ma femme que je croyais à Paris... Va, Baptiste, va, et surtout pas un mot à qui que ce soit. (*Baptiste s'éloigne.—A part.*) Diable ! il n'y a pas une minute à perdre ; partons bien vite... Heureusement ma compagne est aussi pressée que moi, et je ne suis plus tenté de la retenir.

DELPHINE.

Ah ! vous voilà, monsieur.

DALBERT.

Oui, madame, et entièrement à vos ordres... Veuillez accepter ma main, et partons. (*Il lui tend la main.*)

DELPHINE, sans bouger de place.

J'ai changé d'idée... je ne pars plus.

DALBERT, à part.

O ciel ! (*haut.*) Cependant, madame, tout à l'heure vous paraissiez si pressée...

DELPHINE.

Je ne le suis plus. (*se tournant vers lui, et le regardant fixement.*) Mais, avant tout, une question... cette campagne est à vous ?...

DALBERT, cherchant à la deviner.

Oui, madame.

DELPHINE.

Et personne n'y demeure ?

DALBERT, à part.

Hein ?... Aurait-elle vu ma femme ?... Que diable lui dire ?... (*haut, après avoir cherché.*) Si fait, madame... quelques locataires... pendant mon absence.

DELPHINE, *à part.*

Bon ! je comprends maintenant... (*haut.*) Oui, monsieur, je reste... Oh ! pendant cinq minutes j'ai fait d'excellentes réflexions... Jusqu'ici j'ai été trop bonne, beaucoup trop bonne, et décidément je ne veux plus l'être... N'ai-je pas raison ?

DALBERT.

Toujours, madame, toujours. (*à part.*) Dieu ! si on nous surprenait !...

DELPHINE.

AIR *du Bouquet de bal.* (Mad. Duchambge.)

Mon mari, perfide et parjure,
J'en suis sûre, ose m'outrager.
Faut-il pardonner son injure,
Ou bien, vaut-il mieux me venger ?
Allons, je vous parle en amie ;
Conseillez-moi, je vous en prie :
Vos conseils, on les suivra.

DALBERT, *à part.*

Ah ! si ma femme n'était pas là !

DELPHINE.

Vos conseils, on les suivra.

DALBERT.

Quel dommage ! ma femme est là.

DELPHINE.

Eh bien ?

Même air.

Je crois qu'il faut me montrer bonne,
Et savoir oublier un tort.
C'est décidé, je lui pardonne...
Pourtant il en est temps encor.
Naguère, ici même, j'y pense,
Vous m'avez prêché la vengeance :
Auriez-vous changé déjà ?

DALBERT, *à part.*

Ah ! si ma femme n'était pas là !

ENSEMBLE.

DELPHINE.

Auriez-vous changé déjà ?
Daignez donc répondre à cela.

DALBERT.

Elle allait se rendre déjà :
Quel dommage ! ma femme est là !

DELPHINE.

Comment, vous ne me répondez pas?... Eh! mon Dieu! si vous voulez partir, partez; je ne vous retiens pas... mais vous me permettrez de rester.

DALBERT, *à part.*

Ça ne m'arrange pas mieux... (*la regardant de côté.*) C'est qu'elle est plus agaçante que jamais.

DELPHINE.

Voyons, expliquez-vous donc.

DALBERT.

Eh bien! madame, apprenez donc qu'en restant ici, vous pouvez nous faire à tous les deux le plus grand tort.

DELPHINE.

Comment?

DALBERT.

Oui, madame, une tante à moi qui vient d'arriver à l'improviste... elle est si prude, si sévère, ma vieille tante... et la seule présence d'une femme... chez un garçon...

DELPHINE.

Il fallait donc le dire tout de suite, je me sauve... (*vivement.*) n'entendez-vous pas marcher?

DALBERT, *alarmé.*

Ea effet, on vient.

DELPHINE.

Où me cacher?

DALBERT.

Ici, dans ce pavillon. (*Delphine y entre aussitôt.*) Plus loin, plus loin; dans la chambre au fond.

DELPHINE.

Délivrez-moi bientôt.

(*Elle disparaît.*)

DALBERT.

Oui, oui. (*d lui-même.*) Ne la suivons pas surtout, car je ne répondrais pas de moi, et ma femme... (*Il va pour tourner la clef, quand il entend du bruit, et il s'éloigne du pavillon, en oubliant la clef à la porte.*) M'a-t-on vu?

SCENE X.

BERNADET, DALBERT.

BERNADET.

Me voilà, ma Delphine, me voilà... tu m'as fait perdre ses traces... mais... Que vois-je! mon ami Dalbert!

DALBERT, *se retournant.*

Ber n a det ici!... comment se fait-il?..

BERNADET.

Ah! mon ami, dans quel moment reviens-tu?... quand je suis sur le point de les surprendre, de les confondre!

DALBERT.

Qui?... que veux-tu dire?

BERNADET.

Ta femme, malheureux ami... ta femme et l'autre.

DALBERT, *vivement.*

M a femme et l'autre?... es-tu fou?

BERNADET.

Tant que tu voudras; ça m'est égal.

DALBERT.

Ah! ça, entendons-nous.

BERNADET.

Voilà quinze jours que je suis à leur piste... je l'ai surpris à Paris, chez toi... depuis ce moment-là, je les guette, je les suis, je les harcèle... mais tout ça pour ton compte, pour l'amitié... c'est-à-dire que, si ce n'était pas une expression indigne de mes sentiments, je dirais que je suis un mouchard conjugal... comprends-tu, malheureux?

DALBERT.

Je commence à deviner... Il t'a plu de concevoir des soupçons sur ma femme, et tu prétends me les faire partager.

BERNADET.

Et je prétends te les faire partager? non... mais je prétends te prouver...

DALBERT.

Quelle fable viens-tu me conter là?

BERNADET.

Je ne conte pas de fables.

DALBERT.

Allons donc! tu es ridicule avec tes idées.

BERNADET.

Je n'ai pas d'idées, je n'ai jamais eu d'idées... j'ai des preuves... il y a assez long-temps que je cours après.

DALBERT.

Ainsi donc, c'est grâce à toi que ma femme a quitté Paris?

BERNADET.

Certainement, pour échapper à ma surveillance.

DALBERT, *à part, frappant du pied.*

L'imbécile! sans lui...

BERNADET, *remarquant son mouvement.*

Bien! très bien! tu as beau dire, te voilà furieux, indigné... tu me crois donc, enfin... alors, va-t-en.

DALBERT.

Pourquoi?

BERNADET.

Va-t-en toujours, puisque je te le dis.

DALBERT.

Ce n'est pas une raison.

BERNADET.

Eh bien! la voilà, la raison! c'est qu'elle lui a donné un rendez-vous, ici-même... je viens de les entendre.

DALBERT.

Un rendez-vous? en ce cas, je reste.

BERNADET.

Non pas... ta présence empêcherait tout, et je veux que tu saches à quoi t'en tenir... Tu verras si j'ai des idées... Tiens, entre dans ce pavillon*.

DALBERT, *se récriant.*

Dans ce pavillon! du tout, du tout! (*à part.*) Il ne manquerait plus que ça.

BERNADET.

Mais ils vont venir... l'endroit est délicieux pour les voir.

DALBERT, *résistant.*

Je t'assure...

BERNADET, *l'entraînant.*

Je crois les entendre... Tu veux donc que j'emploie la violence? je vais employer la violence.

Air de Voltaire chez Ninon.

Quoi! tu me résistes, à moi,
Quand l'amitié vient à ton aide?
Je te sauverai malgré toi.

DALBERT, *entraîné.*

Que faire?... il faut bien que je cède.

(à Bernadet.)

Que de peines tu prends ici!

BERNADET.

C'est qu'il s'agit de toi que j'aime.
Sois bien certain que ton ami
N'en ferait pas tant pour lui-même.

(Bernadet le pousse dans le pavillon, l'enferme à double tour et retire la clef.)

BERNADET, *trionphant.*

Là! le voilà dedans... Ils sont étonnans, ces maris... ils ne veu-

* Dalbert, Bernadet.

lent pas croire... ils se laissent victimiser, avec un aplomb!... ils y aideraient même, tant ils sont bêtes. (*regardant au fond.*) Dieu! j'aperçois mon jeune homme... déjà! Tu avances, toi... Où diable me fourrer?... Ah! cet arbre... je ne sais pas si je pourrai grimper, à cause de ce matin... tant pis! soutiens-moi, amitié. (*Il grimpe sur l'arbre.*) M'y voilà!

SCENE XI.

BERNADET, *sur l'arbre*, ÉMILE, DALBERT, *dans le pavillon.*

ÉMILE.

Pas encore ici!

DALBERT, *à la fenêtre du pavillon.*

En vérité, tout ce que m'a dit ce visionnaire de... Qu'ai-je vu! Émile! et c'est lui que Bernadet... (*riant.*) Ah! ah! pour le coup, me voilà tranquille sur ma femme... Quant à l'autre, faisons-la échapper par la porte du fond. (*Il ferme la fenêtre; Émile se promène en regardant de tous les côtés.*)

BERNADET, *le suivant des yeux.*

Il se promène, le perturbateur du repos de mon ami. (*avec force.*) Promène-toi, va, désorganisateur!... saint-simonien!... Je ne te perds pas de vue.

AIR de la Sentinelle.

Comme un corbeau, sur mon arbre perché,
J'entendrai tout, et d'avance j'enrage;
Car mon gaillard, par l'espoir alléché,
Va lui tenir à peu près ce langage :
Que c'est joli! que ça m'e semble beau!
Ces yeux, ces pieds, ce corsage adorable!...

Après un semblable tableau,
Mari, viendras-tu de nouveau
Me dire que c'est une fable?

ÉMILE, *d'un ton d'impatience.*

Elle ne vient pas!

BERNADET.

C'est ça, le forcené! il trouve que le crime est en retard... O mon malheureux ami, dans quelle position es-tu!... Dire qu'à l'heure qu'il est, l'effectif de la grande famille va s'augmenter d'un numéro!... Dire que, quand nous nous rencontrerons, il y en aura un qui ne pourra pas regarder l'autre sans rire!... En attendant, il faut ici du sang-froid et de la fermeté... je laisserai aller les choses un peu loin, afin qu'il soit bien sûr, bien convaincu... Pauvre garçon!... c'est-à-dire, pauvre mari!... car tu l'es, et voilà le mal.

ÉMILE, perdant patience.

Ah! ma foi, il y a trop long-temps que j'attends, et je vais...
(*Il va au fond, et jetant un coup d'œil derrière le pavillon, s'arrête étonné.*) Je ne me trompe pas... c'est lui! Mon cousin Dalbert ici!... avec une femme... qu'il fait échapper du pavillon... Un baiser!... Oh! quelle intrigue je viens de découvrir!

(*Il redescend la scène.*)

BERNADET.

Ah! çà, elle se fait bien attendre... C'est que je ne suis pas du tout à mon aise... j'ai des crampes exorbitantes. (*écoutant.*) Hein? C'est elle.

SCENE XII.

BERNADET, sur l'arbre, MADAME DALBERT, ÉMILE.

MADAME DALBERT, entrant vivement.

Emile, Emile, mon mari est ici... Sauvez-vous, mon ami.

BERNADET.

Elle a dit : mon ami!

ÉMILE, avec assurance*.

Non, non, je reste.

MADAME DALBERT.

Mais songez donc à sa colère, quand il vous verra.

ÉMILE.

Je ne la crains plus.

MADAME DALBERT.

Je tremble...

ÉMILE.

Que vous êtes bonne, ma cousine!... (*Il lui baise la main.*)

BERNADET.

Oh! mon pauvre ami, ça commence.

MADAME DALBERT.

Il va savoir ce qui s'est passé pendant son absence.

BERNADET.

Ce qui s'est passé!... c'est clair... et je ne le lui fais pas dire.

MADAME DALBERT.

Voyons, soyez raisonnable, éloignez-vous.

BERNADET, du haut de l'arbre, et d'une voix forte.

Il n'est plus temps.

MADAME DALBERT, effrayée.

Ah!... c'est monsieur Bernadet!

BERNADET.

Oui, c'est monsieur Bernadet.

* Bernadet, Émile, madame Dalbert.

ÉMILE.

AIR : *Vaudeville de Partie et Revanche.*

Comment ! c'est vous ?... quelle fureur de zèle !
Et qui jamais s'y serait attendu ?
Notre espion faisait là sentinelle.

BERNADET, *descendu de l'arbre.*

Oui, j'ai tout vu, tout entendu.

(*à part.*)

Aussi, je suis brisé, moulu.

(*haut.*)

Qu'à mon aspect chacun frissonne !
Car la justice, aux sévères arrêts,
Descend du ciel en ma personne !...

(*à part.*)

Mais la justice a bien mal aux mollets.

SCENE XIII.

GABRIELLE, ÉMILE, MADAME DALBERT, BERNADET.

GABRIELLE, *accourant.*

Quel bruit !

BERNADET, *ouvrant la porte du pavillon.*

Viens, mon ami, viens ouvrir les yeux à la lumière.

GABRIELLE et MADAME DALBERT.

Ah ! mon Dieu !

SCENE XIV.

GABRIELLE, ÉMILE, MADAME DALBERT, DALBERT,
BERNADET.DALBERT, *courant à sa femme, qu'il embrasse.*

Ma chère Hortense !

BERNADET, *au comble de la surprise.*Sa chère Hortense !... et il l'embrasse !... j'en tombe de
soixante pieds de haut.

MADAME DALBERT.

Vous ici, mon ami, et caché ?

DALBERT, *montrant Bernadet.*C'est lui qui m'a enfermé... Ne t'ayant pas trouvée à Paris,
j'accourais en toute hâte pour t'embrasser... et sans lui et ses
idées...BERNADET, *à part.*Qu'est-ce qu'il dit ? qu'est-ce qu'il a donc ? (*bas à Dalbert.*)

La Mouche.

Comment, tu ne le vois donc pas, lui... l'amant?... il te crève les yeux... l'autre.

DALBERT, *à sa femme.*

Tu veux bien me pardonner, n'est-ce pas, deux ou trois jours de retard ?

BERNADET, *d part.*

Il lui demande pardon, à présent!... Ah! ma foi, je ne le croyais pas si jobard... il est stupide*.

DALBERT, *se tournant vers Emile.*

Quant à vous, monsieur, après ce qui s'est passé, j'ai peine à m'expliquer votre présence chez moi, près de ma femme, et avec son aveu.

BERNADET, *d part.*

A la bonne heure, enfin... c'est bien heureux.

DALBERT, *continuant.*

Vous le savez, il ne peut plus y avoir de rapprochement entre nous. (*voyant que les dames se disposent d'intercéder***.) Non, ma chère Hortense, non, petite sœur, c'est impossible... et monsieur Emile doit renoncer pour jamais à celle qu'il aime.

BERNADET, *d part.*

Je le crois bien... nous n'en sommes pas encore à la communauté des femmes... c'est ce que tu voudrais, saint-simonien!

ÉMILE, *s'approchant de Dalbert.*

Puisque vous l'ordonnez, mon cousin, je me sou mets. (*à voix basse.*) Mais si j'ai été indiscret une fois, je puis l'être une seconde.

DALBERT, *inquiet.*

Hein ?

ÉMILE.

J'ai vu la dame du pavillon ; j'ai tout vu.

DALBERT.

Ah! diable!

ÉMILE, *passant entre Gabrielle et madame Dalbert.*

Adieu, Gabrielle; adieu, ma cousine.

(*Il remonte la scène.*)

DALBERT, *l'arrêtant.*

Eh bien? eh bien? Tu t'en vas sérieusement?

TOUS.

Que veut dire?...

DALBERT, *riant, et le ramenant***.*

Tu n'as pas vu que je voulais t'effrayer?... Pouvais-je retar-

* Pendant cet aparté, Emile traverse le théâtre : Gabrielle, madame Dalbert, Dalbert, Bernadet, Emile.

** Bernadet, Gabrielle, madame Dalbert; Dalbert, Emile.

*** Bernadet, Gabrielle, Emile, Dalbert, madame Dalbert.

der davantage notre réconciliation?... Touche là, mon garçon, et soyons tous heureux.

BERNADET, *qui n'y comprend plus rien.*

Ma raison se détraque... je tombe dans l'imbécilité.

DALBERT.

Epouse ta Gabrielle.

BERNADET.

Qu'est-ce que j'entends?... quoi! c'était pour mademoiselle que monsieur venait?

GABRIELLE.

Certainement, pour moi.

DALBERT, *à Bernadet.*

Ainsi, mon pauvre ami, c'est après une ombre que tu cours depuis quinze jours.

BERNADET, *atterré.*

Et c'est pour cette même ombre que j'ai abandonné ma femme.... que j'ai manqué mes affaires.... que j'ai sué sang et eau.... tombant de cheval... me brouillant avec Delphine... (*passant à Dalbert.*) Ah! mon ami, plains-moi; car j'en ferai une maladie.... j'ai abrégé mon existence de deux ans et demi.

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENS, DELPHINE, *conduite par BAPTISTE.*

BAPTISTE.

Par ici, madame.... vous trouverez monsieur Bernadet avec tout le monde. (*Il s'éloigne.*)

BERNADET.

C'est Delphine!... c'est mon ange consolateur qui m'arrive... (*courant la prendre par la main.*) Viens, ange consolateur... Mesdames, mon ami, je vous présente ma femme*.

DALBERT, *à part.*

Ciel! sa femme!

ÉMILE, *à part, étouffant un éclat de rire.*

Oh! sa femme!

MADAME DALBERT.

Vous aviez raison, monsieur Bernadet, et madame confirme tous vos éloges.

BERNADET, *saluant.*

Bien sensible aux vôtres.... Et toi, mon intime, qu'est-ce que tu dis?... c'est Delphine.

* Émile, Gabrielle, Bernadet, Delphine, madame Dalbert, Dalbert.

DALBERT.

Qu'il est difficile d'être plus séduisante. (*à part, avec un soupir.*) Sa femme ! et il surveillait la mienne !

DELPHINE.

Permettez-moi, monsieur, de rendre un compliment si flatteur à madame Dalbert... (*appuyant.*) à votre femme... (*à part.*) Sa vieille tante !... décidément tous les hommes sont des monstres.

BERNADET.

Tu me vois confus et repentant, ô Delphine ... mais je ne suis pas coupable... non... Depuis quinze jours, je suis le jouet d'une erreur ridicule, la victime d'un absurde cauchemar... Désormais je ne te quitte plus, et je serai toujours le mari le plus soumis de mon arrondissement, comme j'en suis le contribuable le plus exact et le sergent-major le plus zélé... deuxième bataillon, voltigeurs. (*passant à Dalbert, à voix basse.*) Si jamais j'ai besoin de quelqu'un pour surveiller ma femme... je te trouverai, n'est-ce pas?..

DALBERT.

Non pas, non pas... je ne pousserai pas le dévouement jusque là.

BERNADET.

Merci... obligez donc les amis !

CHOEUR.

AIR : *C'est vous ? ah ! quel bonheur !* (du Sénateur.)

Certain malheur

Fait peur

Ici-bas, même aux plus philosophes :

Vous qui craignez les catastrophes,

Sages époux,

Restez chez vous.

BERNADET, *au public.*

AIR : *Vaudeville du Baiser au porteur.*

Entre tous les maris de France

Je viens, messieurs, proposer maintenant

Une mutuelle assurance

Contre... suffit, cela s'entend ;

Et le premier je m'inscris à l'instant.

Vous que le soir quelque devoir réclame,

Pour votre bien je vais vous conseiller :

Dans une loge envoyez votre femme,

Je suis là pour la surveiller

CHOEUR.

Certain malheur, etc.

FIN.